

JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes

Vol. I.

MONTREAL, SAMEDI 28 JUIN 1884.

No. 28.

Le Journal du Dimanche

Administration et Rédaction, 43 Rue St. Gabriel, Montreal.

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus et seront détruits. Nous rendrons compte de tout ouvrage dont on nous fera parvenir deux exemplaires.

SOMMAIRE

Poésies : Le Saguenay, par W. Chapman—Une nuit d'été, par Rocaresco—Chronique, par Maul—La croix, l'épée et la charrie, par Charles Thibault—De l'influence de la St-Jean-Baptiste sur le sentiment de la parenté, par Hop—Causerie, par Touchatout—Une affaire d'honneur, par Zip—Menu canadien, par Victor—L'hygiène de la famille, les lits et leur hygiène, par Un Vieux Médecin—Le tout Montréal—Le coin pour rire—Notre fête nationale.—Courrier des théâtres, par Le monsieur au Monocte—Modes du jour, Péria—Feuilleton : Le secret de Roch (suite).

LE SAGUENAY

A ARTHUR BUIES.

Le grand lac sommeillait dans la forêt sauvage
Où l'Inconnu gardait sa sombre majesté,⁽¹⁾
Soudain il tressaillit de rivage en rivage,
Et sa voix fit frémir d'horreur l'immensité.

Les monts, qui lui faisaient une écharpe d'ombrage
Croulèrent éperdus dans son flot indompté ;
Le géant se roidit, et, superbe de rage,
Lança sa vague au fond d'un gouffre épouvanté.

Et le lac, en frayant un passage à ses ondes,
Créa le Saguenay, fleuve qui rit des sondes
Et roule des flots noirs sous des caps inclinés ;

Tout est calme aujourd'hui sur ces pics solitaires ;
Mais, en escaladant leurs sommets calcinés,
L'on craint toujours de voir s'entr'ouvrir des cra-
[tères.]

W. CHAPMAN

(1) Le Lac St. Jean

UNE NUIT D'ÉTÉ

Oh ! qu'elle est bienvenue et douce au pèlerin,
La nuit d'été, la nuit sans voiles,
Et son air sympathique, et son repos serein,
Aux molles clartés des étoiles.

C'est l'heure où le rêveur va faire sa moisson,
Ainsi que l'abeille à l'aurore,
Où, comme dans le ciel, l'âme, à son horizon
Sent des milliers d'astres éclore

Alors le pèlerin, courbé du poids du jour,
S'arrête, et relève la tête ;
Et des brises du soir aspire avec amour
Le souffle si cher au poète.

Alors tout ce qui brille et charme sous les cieux,
Merveille terrestre ou divine,
Dans toutes ses splendeurs, se dérobe à ses yeux,
Que de pleurs l'extase illumine.

La nature se vêt de sa divinité ;
Un génie invisible en un clin d'œil l'enchaîne ;
Et silence, prière, amour et volupté,
Tout chante.

Comme un orgue infini qui soupire tout bas,
Plongé dans une même et sainte idolâtrie,
Dans des langues qu'on sent et que l'on n'entend pas ;
Tout prie.

L'air embaumé plus pur et plus doux que le miel,
Etouffe des soupirs d'enivrement suprême,
Des soupirs qu'on prendrait pour des échos du ciel ;
Tout aime.

Du couchant où le soir baisse sa toile d'or,
Au levant, où du jour s'évanouit la trace,
Et le ciel, et la terre, et les vents et l'espace,
Tout dort.

Le fleuve dans son lit, la vague sur la grève,
L'arbre sur les côteaues, les oiseaux dans les bois,
L'insecte dans les champs, les hommes sous leurs toits
Tout rêve.

O Symbole éternel d'éternelle bonté !
O du grand Invisible éclatante figure,
Nourrice de l'humanité !
Qui donc te pare ainsi, merveilleuse nature ?
Qui donc ainsi te transfigure ?
Qui renouvelle ainsi ta vie et ta beauté ?

N'est-ce pas vous, ô Dieu ! n'est-ce pas vous, ô père
De la nuit et du jour ?
N'est-ce pas vous, soleil, tout voilé de mystère,
Qui venez visiter votre fille, la terre,
La terre, votre amour ?

ROCARESCO.

CHRONIQUE

Le mot Patrie est plus qu'une simple parole,
Plus qu'un drapeau qui flotte, et plus qu'un
[nom de lieu ;
C'est un principe saint dont le hardi symbole
Commence à la famille et va finir à Dieu.
LOUIS FRÉCHETTE.

Vive Dieu ! comme disaient nos ancêtres, c'est beau la poésie. Combien j'envie le sort de ces êtres privilégiés qui peuvent, en quelques lignes, en quelques mots, exprimer les pensées de tout un peuple, et soulever son enthousiasme ou sa colère du bout de leur porte-plume. Je l'ai dit, je suis une ignorante. Peu m'importe, à moi, que la forme soit parfaite ou non, je juge avec mon cœur et non avec ma grammaire.

Pour moi un vers est bon, lorsqu'il est beau et il est beau lorsqu'il m'émeut. L'homme qui a écrit les vers que j'ai cités, le poète qui a su donner une forme aussi belle, aussi élevée aux

sentiments qui nous animent tous, est, on ne peut le nier, un grand cœur et un grand patriote, n'en déplaise aux critiques méchants mais impuissants.

La Patrie ! c'est sa fête ; c'est elle que nous venons d'acclamer ; c'est, il faut le dire, sans ambage, le triomphe de notre race que nous allons célébrer.

Ah ! messieurs les membres du comité du cinquantenaire, vous avez bien mérité de la patrie ; vous n'avez rien épargné, ni peines, ni travaux, ni fatigues, ni dépenses, pour affirmer notre puissance et pour prouver que nous étions encore français quoique vivant loyalement sous le drapeau anglais.

Pourtant, vous avez quelque peu manqué de galanterie ; vous avez, dans votre programme, oublié complètement la femme, cette Canadienne dont le rôle pourtant n'a pas été sans influence sur les destinées du pays.

C'est la Canadienne, messieurs, ne vous en déplaise, qui a fait notre pays grand et peuplé. C'est elle qui a maintenu parmi nous, l'esprit de famille, l'amour du pays, et c'est elle, par dessus tout, qui a conservé, sur ce sol américain envahi par les Anglais et les Allemands, la langue et les coutumes françaises. On est toujours du pays de sa mère, et voilà pourquoi nous n'avons pas été anéantis par les Saxons.

Elle est longue et douloureuse cette histoire de la femme canadienne. Au début, alors que les colons étaient des héros, la femme souffrit plus que l'homme ; elle fut en lutte aux privations et aux souffrances les plus terribles, et elle supporta tout sans se plaindre.

Les colons coûtaient cher à envoyer ; le roi Louis XIV qui tenait à son argent et à sa colonie cherchait un moyen de peupler le Canada tout en dépensant le moins possible. Comme il ne manquait pas d'esprit, il trouva facilement : c'était de prier messieurs les colons de faire un petit effort et d'augmenter leur famille autant que cela pourrait se faire. Des édits furent rédigés à cet effet, offrant tant de louis par tête d'enfant au dessus d'un certain nombre qui n'avait rien à démêler avec la prime. La Canadienne est patriote et les édits du Grand-Roi furent respectés et obéis. Alors commença ce travail gigantesque qui a étonné et étonne encore le monde. Les Canadiens augmentèrent dans des proportions qui effrayèrent les théoriciens acceptées pour les autres peuples. Tout cela à cause de Louis XIV. La conquête arriva, mais le pli était pris et les édits de sa majesté restèrent toujours en vigueur.

Que de souffrances, que de larmes, que de dévouement cette force numérique n'a-t-elle pas coûtés à nos aïeules. Nos pères qui les ont vues à l'œuvre ne les oublièrent pas ; je n'en veux pour preuve que le toast porté par un patriote au banquet de la Saint-Jean-Baptiste de 1835.

"A Josephite, femme de Jean-Baptiste ; son empire est celui de la tendresse et de la vertu. Elle mérite la confiance de l'époux, qui ne fait jamais d'affaires sans prendre son avis."

Les gens de 35 étaient des gens sensés, vous